L'exemplaire filmé fut reproduit grâce à la générosité de:

Bibliothèque nationale du Canada

Les images suivantes ont été reproduites avec le plus grand soin, compte tenu de la condition et de la netteté de l'exemplaire filmé, et en conformité avec les conditions du contrat de filmage.

Les exemplaires originaux dont la couverture en papier est imprimée sont filmés en commençant par le premier plat et en terminant soit par la dernière page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration, soit par le second plat, selon le cas. Tous les autres exemplaires originaux sont filmés en commençant par la première page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration et en terminant par la dernière page qui comporte une telle empreinte.

Un des symboles suivants apparaîtra sur la dernière image de chaque microfiche, selon le cas: le symbole —▶ signifie "A SUIVRE", le symbole ▼ signifie "FIN".

Les cartes, planches, tableaux, etc., peuvent être filmés à des taux de réduction différents. Lorsque le document est trop grand pour être reproduit en un seul cliché, il est filmé à partir de l'angle supérieur gauche, de gauche à droite, et de haut en bas, en prenant le nombre d'images nécessaire. Les diagrammes suivants illustrent la méthode.

3

1
2
3

	2	3
	5	6





NOS DANGERS

DISCOURS

DE

CHS. THIBAULT,

PRÉPARÉ POUR

La Fête Nationale

à Waterloo,

LE 3 JUILLET 1904.

142.

Rev. [illegible] [illegible], [illegible] [illegible], R. [illegible].
[illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible]?
[illegible].

G

Discours de M. Chs. Thibault à l'occasion de la fête nationale 1904.

M. le Président,

Mesdames et Messieurs :

Nos cœurs, comme la patrie, sont en fête. Et pour nous, citoyens de Waterloo, c'est double plaisir ; celui de vous recevoir et celui de célébrer notre grand jour national.

Pour nos amis de Montréal (1) la grande nature de nos Cantons de l'Est, cette Suisse du Canada, a revêtu ses plus beaux attraits. Nos arbres semblent plus ombragés ; nos collines plus attrayantes ; nos montagnes plus grandioses ; nos lacs

---

(1) Les Commis-Epiciers de Montréal qui ont fait leur excursion annuelle à Waterloo, cette année, et qui avaient bien voulu se joindre aux Canadiens-Français de cette ville pour célébrer la fête nationale.

est l'infaillible ciment des choses durables.

La guerre, mystérieuse comme tout ce qui est divin, est la grande justicicière qui passe à travers le monde.

Notre jeune pays, loin d'avoir échappé à cette loi inexorable, formulée à l'origine même des temps, est un exemple frappant. Tant il est vrai que la solidarité existe toujours ; tant il est vrai que les arrêts de Dieu sont aussi universels que permanents.

Les nations antiques, ayant prévariqué, furent condamnées à s'entr'égorger elles-mêmes ; leur seule fraternité fut celle d'Etéocle et de Polynice.

L'Asie a péri, déchirée de ses propres mains ; l'Afrique s'est ensevelie sous ses propres décombres. Quelques ruines éparses, seules, attestent l'existence de leurs cités antiques, monuments de l'orgueil de leurs

cruels conquérants et de l'esclavage de leurs anciens habitants.

La Grèce, paradis terrestre oriental des arts, de la musique, de la poésie, de l'éloquence, est disparue, ainsi que ses nations conquises, avec le peuple romain qui l'a vaincue elle-même.

Pourquoi le colosse de Rome s'est il écrasé à son tour, sous les coups des barbares ? Pourquoi les ce[illegible]es de ses tyrants sont-elles à jamais dispersées par les vents de la colère céleste ? si ce n'est à cause d'une prévarication immense, nécessitant un châtiment inoui.

Voilà se qu'a causé la chute du premier homme ; voilà ce qu'ont nécessité les forfaits des peuples.

Car tous sont infidèles à la mission dont ils étaient investis.

Le ciel ayant effacé de la carte de l'univers l'empire de Rome, vers la fin du 5ème siècle, avait appelé de nouveaux peuples à l'existence ;

même. Nous entrevoyons de nouveaux horizons.

Mais, notre ***Cap Tourmente*** serait-il à jamais franchi ?

Voguons-nous, à pleines voiles, vers nos riantes destinées ?

De nouvelles tempêtes ne nous assailliront-elles pas ?

Triple question auxquelles, avec votre bienveillante permission, messieurs, je répondrai en peu de mots.

I

Vous le savez bien, le bonheur n'est jamais sans mélange ici-bas. Autrement, pourquoi notre cœur serait-il une lyre merveilleuse, éveillant tous les sons, chantant toutes les joies, pleurant toutes les douleurs ?

Si nous étions faits exclusivement pour une félicité perpétuelle, pourquoi des lamentations, des déchirements, des sanglots et des larmes ?

C'est que cette terre n'est pas fai-

te pour le bonheur ; c'est qu'il y a plus d'épines et de ronces que de fleurs et de fruits.

C'est que sur la race humaine pèse un remord qui l'écrase et lui rappelle une chute d'autant plus insondable qu'elle est plus mystérieuse. C'est que le crime Adamique assombrit tous nos jours, abat toutes nos volontés, assèche tous nos cœurs et flétrit tous nos espoirs.

Sondons nos consciences ; descendons dans les abimes mystérieux, dans les replis les plus intimes de nous-mêmes, et qu'y trouverons-nous ? Sinon un penchant irrésistible à nous soustraire aux lois mêmes de notre état, aux fins de notre existence, aux voies de notre bien-être et de notre avenir !

Ce qui en est de l'homme isolé, l'est aussi des agrégations d'individus.

Notre origine, comme peuple, a eu une aurore sanglante. Le sang

plus limpides ; nos rivières plus enchanteresses ; nos sources plus rafraîchissantes.

Votre présence, mesdames et messieurs, ranime nos joies.

Le ciel sourit aux roses ; et les roses vous sourient.

C'est que tout est expansion, satisfaction, exaltation.

C'est qu'en ce beau jour, que le ciel a fait pour ses enfants de prédilection, nos cœurs battent à l'unisson ; nos esprits sont plus dégagés, nos âmes plus confiantes, nos espérances plus fermes.

Regardez partout, messieurs ; que voyez-vous ? sinon la gaiété sur toutes les figures ; le sourire sur toutes les lèvres ; le bonheur dans tous les yeux.

C'est que Dieu qui anime, à son heure, la terre endormie sous le souffle de l'hiver, l'éveille en ce moment, la couvre de moissons et de fleurs, et met en nous je ne sais quoi

de gai, de rajeuni, de charmant, de consolant, de suave.

De fait, messieurs, n'est-ce pas un spectacle unique, dans les annales des peuples que de pouvoir, à l'ombre de notre drapeau, au milieu d'une prospérité relative, dans les illusions de l'avenir, s'arrêter un instant, dans la marche de nos destinées et constater notre heureuse position, comparée à celle des autres pays, comme le voyageur arrivé sur le haut d'une montagne, de jeter un regard sur les deux versants opposés ?

Là, plus près du ciel, les vains bruits de la terre n'arrivent point. L'on peut réfléchir plus sûrement sur le chemin parcouru, entrevoir plus clairement celui qui nous reste à parachever.

Il en est ainsi pour nous, Canadiens-français, Benjamin des nations Notre route, longtemps parsemée d'épines, semble s'améliorer d'elle-

les nations modernes sont nées.

Parmi ces dernières, la France, notre ancienne mère-patrie, semble avoir reçu le plus de faveurs, avoir été ornée des plus beaux dons. Fidèle à sa mission, annoncée par St-Rémi à Clovis, son premier baptisé, elle fut victorieuse, forte, noble, glorieuse.

L'Antique serpent, toujours jaloux du bonheur de l'homme, lui prépara d'abominables poisons, de mortelles ambûches.

La nation, déjà atteinte par le contre-coup de la révolte luthérienne, qui avait sapé l'autorité, et préparé le règne du scepticisme, s'éprit des doctrines monstrueuses qui l'ont plongée dans un déluge de maux, et qui la conduisent encore aujourd'hui dans un abîme de déshonneur, de fange et de honte.

La France officielle a rejeté Dieu, et Dieu la rejette.

Si la Foi allait être chassée de l'u-

nivers entier, le ciel s'écroulerait de lui-même! la lumière cèderait devant le chaos ! la nuit remplacerait le soleil ! la parole de Dieu aurait passée ! son sang serait inefficace ! blasphêmes que les impies peuvent proférer du bout des lèvres ; qu'ils ne croient pas encore, heureusement, dans leur cœur.

Le peuple canadien est né de la nécessité religieuse et du besoin d'étendre le règne de la foi sur un continent encore assis dans les gouffres de la mort. Notre mission est toute tracée ; elle est écrite, en caractères ineffaçables, au livre d'or du ciel.

S'il faut parfois craindre pour nos destinées canadiennes, messieurs, c'est que nous sommes d'autant plus redevables que nous avons plus reçus ; car notre mission est évidemment religieuse, civilisatrice, colonisatrice et agricole. Notre histoire l'atteste.

Y sommes-nous fidèles ?

Regardez ! voyez !! jugez !!! si l'historien décrit, l'orateur démontre.

II

Rien de grand ne s'accomplit sans l'épreuve ; rien de stable ne se fonde sans le travail ; rien de ce qui doit survivre ne s'établit sans le dévouement, l'héroïsme et parfois la mort.

La lutte donc à l'origine, le travail, l'épreuve, les larmes et la guerre.

Guerre de nos ancêtres contre la terre pour lui arracher leur subsistance.

Guerre contre la barbarie pour la soumettre à la civilisation.

Guerre aux étrangers pour garder notre territoire, maintenir notre autonomie, conserver notre caractère distinctif, préserver notre religion, notre langue et nos lois.

Guerre de tous les jours contre

nous-mêmes, contre les passions qui nous assaillent, contre les maux qui nous assiègent, contre les mauvaises doctrines qui nous envahissent, contre les dangers qui nous menacent.

La guerre est donc l'état perpétuel de l'humanité.

De fait, depuis la première aurore qui s'est levée sur l'Eden jusqu'au dernier souffle de la dernière brise qui rafraîchira les mondes, un fait certain, lumineux, patent, mais inexplicable, accable l'esprit, subjugue le cœur et atterre l'humanité.

C'est cette perpétuité de la lutte des hommes contre les éléments, contre leurs semblables, contre la nature et contre eux-mêmes.

D'où viennent donc ces maux qui nous broient comme l'aquilon brise le roseau ? Sinon, de ce qu'à l'origine même il a été déposé en nous le venin de toutes les destructions, de toutes les violences, de

toutes les injustices, de toutes les iniquités, de toutes les morts ?

Les nations disparues ne se sont formées que par les armes, n'ont grandi que dans les combats, ne se sont maintenues que par les luttes, ne se sont consolidées que par le sang.

L'antiquité ne nous apparait qu'à travers de sanglants nuages, tant le sang a été abondamment répandu. Son efficacité est tellement absolue que rien de grand, de solide, de durable ne s'accomplit sans des flots de sang. La rédemption même n'est qu'à ce prix.

La guerre qui a pris naissance au ciel, s'est perpétuée dans tous les lieux, chez toutes les nations, à toutes les époques, sous tous les cieux et jusqu'à nous.

L'Europe et l'Asie, toujours aux prises, depuis Troie jusqu'à Port Arthur et Vladivostock, semblent éterniser la lutte entre l'esprit et la na-

ture, entre la vérité et l'erreur, entre la liberté et l'esclavage, entre l'islamisme et le christianisme.

C'est donc la guerre perpétuelle, le dualisme de tous les âges dont le prix est le bonheur temporel des peuples ou le malheur éternel des âmes.

Et l'on proclame, à son de trompette, notre état de paix ; notre vie tranquille, notre bonheur ; l'on voudrait nous endormir, au milieu des parfums soporifiques, au sifflement de la vapeur, au bruit de nos usines, afin que, les yeux fermés, nous nous laissions envahir par toutes les mauvaises doctrines qui ont perdu le vieux monde et qui déjà causent tant de mal parmi nous. Malheur à la nation qui s'endort dans l'indolence, qui désarme, qui se repose, quand ses ennemis veillent, s'organisent, se préparent, fourbissent leurs armes et envahissent.

Son réveil sera la mort.

Il faut faire aux méchants guerre conti-
[nuelle,
La paix est fort bonne de soi,
J'en conviens ; mais de quoi sert-elle
Avec des ennemis sans foi ?

Et ne sommes-nous pas cernés par des adversaires sans foi ?

Ne sommes-nous pas minés par des doctrines de mort qui pullulent, au sein même de notre pays ?

Faisons-nous des efforts pour réagir contre tous ces maux ? nous préparons-nous par l'union intime de tous les enfants de la patrie ? par la création d'une presse saine, religieuse et patriotique ? par de fortes études, par une vigilance soutenue, par le respect de nos traditions, par l'exemple de nos ancêtres, à repousser les assauts dirigés, de toutes parts, contre nous ?

Hélas ! la main sur la conscience, répondez affirmativement, si vous n'êtes pas coupables du triste état de choses qui se prépare à fondre sur les Canadiens.

En vain les rêveurs prêchent-ils les douceurs d'une paix universelle ; en vain jette-t-on les bases de traités qui doivent nous assurer cet heureux état. Dans ces traités mêmes, à cause des fourberies d'une diplomatie astucieuse et sans principes, sont renfermées des nouveaux germes de divisions, de contentions, de luttes, de combats et de guerres futures. Car si les hommes s'agitent, c'est Dieu qui les mène ; à la victoire ou à la défaite, à la vie ou à la mort, selon la mesure de leurs vertus ou le comble de leurs iniquités

Tandis que l'on ne se passionne plus que pour le puéril et le frivole, pour les jeux, les cirques, les théâtres, le roman, les courses et la politique, on se laisse engourdir, on laisse enchaîner notre liberté.

Notre décadence morale est commencée.

Aussi, la corruption politique monte-t-elle sans cesse. L'achat des

consciences est à l'ordre du jour. C'est le grand moyens des parvenus; notre vieil honneur s'en va.

Et, en effet, Messieurs, qui s'occupe maintenant, parmi les diplomates, les gouvernants, les grands, les princes et les rois des sublimes problèmes de l'âme, de la morale, de la religion, des fins ultimes de l'homme ?

C'est que ceux-ci ont corrompu leurs voies ; qu'ils rejettent la tutelle du ciel pour marcher sous l'étendard du mal.

Et l'on vient dire que l'on ramènera le peuple, en lui enseignant la vertu politique et autre, quand le pernicieux exemple vient d'en haut! vaine théorie. Il faut guérir la cause du mal, avant d'essayer d'en atténuer les effets.

Ainsi, les nations séduites, trompées, entraînées par les grands, les politiques, les hommes d'état, les acteurs immondes, une presse im-

pit, une littérature abjecte, attirées par des syrènes enchanteresses, se précipitent, tête baissée, dans l'abîme. Partout la mort en face.

III

Et pourtant la foi ne peut périr. Dieu retire cette céleste messagère du milieu des peuples du vieux monde pour en illuminer ceux de la jeune Amérique.

Nos pères l'ont accueillie avec amour, l'ont propagée avec soin ; la conservons-nous intacte ?

De fait, notre cher Canada, fondé dans les larmes, agrandi par le dévouement, sanctifié par le martyre, conservé par l'héroïsme, soutenu par l'Eglise, enrichi par le travail, échappe-t-il aujourd'hui aux fatalités de l'histoire ?

Hélas ! que de points noirs à l'horizon !

Le séjour des grandes villes n'a-t-il pas déteint considérablement sur

nos mœurs, notre foi, notre patriotisme ?

En abandonnant l'agriculture par laquelle le ciel nous promettait une existence paisible, n'avons-nous pas profondément altéré notre caractère national ? Ne nous étiolons-nous pas dans l'air empesté de nos grands centres ? Nos jeunes gens ne se jettent-ils pas trop éperduement dans les professions libérales ? Travaillons-nous comme nous devrions le faire, dans toutes les sphères, dans toutes les hiérarchies de la société ?

En nous enrichissant, n'avons-nous pas sucé le poison qui a démoralisé les nations riches ? Sans doute qu'il faut des commerçants et des industriels, mais en toutes choses ne faut-il pas une mesure ?

Ne devenons-nous pas des jouisseurs ?

N'avons-nous pas gagné en égoïsme ce que nous avons perdu en générosité ?

Notre bourgeoisie actuelle a-t-elle le même dévouement, la même charité, le même désintéressement que les anciens ?

Le langage des commerçants, des agioteurs, des parvenus n'est-il pas déjà considérablement altéré ?

Lentement, mais sûrement ***l'anglomanie*** nous envahit.

Nos grandes cités deviennent hétérogènes ! Le Juif en prend possession avec son or, enfoui sous ses loques ; le méridional avec son poignard caché dans son sein ; le saltimbanque, avec ses théâtres immondes, l'impie avec ses principes subversifs, le sectaire avec sa haine féroce !

Nombre de citadins deviennent *francs-maçons*, et le mal vient d'en haut ! Qu'il nous arrive d'Europe un haut gradé maçonnique quelconque ; qu'il vienne nous débiter de petites historiettes à faire dormir nos grand'mères debout, vous verrez les

classes dirigeantes, les hauts personnages accourir pour entendre ces sornettes. Quels pernicieux exemples !

Aussi comme l'on marche vite vers le déclin moral, vers l'irréligion, vers la ruine.

A qui auront donc bénéficié et les luttes de nos pères ? et les travaux de notre clergé ? et le sang de nos martyrs ? et les combats géants de nos guerriers ?

A qui auront donc profité et les revendications de Lafontaine, et les efforts de Morin, de Bédard, de Papineau ? et les luttes parlementaires des Cartier, des Loranger, des Viger, des Nelson etc.

A quoi aura servi l'échafaud de Delorimier, de Duquette, de Cardinal et de leurs compagnons, victimes de la haine de nos ennemis, si l'on perd, par notre faute, le fruit de leurs travaux ? la récompense de leurs mérites ? si l'on perd notre caractère national. notre fierté légiti-

me, la beauté de notre langue, la pureté de nos mœurs, la vivacité de notre foi, l'amour de notre religion et de notre patrie ?

Ah ! notre patrie, messieurs, qu'elle est belle pourtant ! qu'elle est grande ! qu'elle est noble, avec ses horizons immenses, son ciel majestueux, ses forêts luxuriantes, ses moissons ondoyantes, ses vallées ombreuses, ses fontaines jaillissantes !

Notre patrie, messieurs, agrandie par nos luttes héroïques, nos efforts incessants, nos labeurs journaliers ;

Notre patrie avec ses preux, ses chevaliers, ses héros, ses confesseurs et ses martyrs ;

Notre patrie avec son passé glorieux, ses gloires, ses malheurs, ses succès et ses revers ;

Notre patrie avec ses souvenirs impérissables, ses tertres où reposent les générations disparues, ses églises avec leurs vieux clochers, paraton-

nerres divins, qui écartent de nous la foudre !

Car tout cela est la patrie. Pouvez-vous l'oublier jamais ?

Hélas ! cet esprit de famille si hospitalier, si amical, si large, si généreux autrefois, ne disparait-il pas dans ce gouffre de l'indifférence et de l'oubli que l'on appelle la vie des clubs, dans les grands centres ; la vie du cabaret, dans les villages ; la vie encore plus malsaine, en d'autres endroits.

La salle des clubs a remplacé le foyer. Nous n'avons presque plus les douceurs familiales, l'amour du chez soi, la poésie du vieux foyer !

Notre fête de la St-Jean-Baptiste elle-même, qui, à l'origine et pendant de longues années, était toute de réminiscences, de religion, de chants patriotiques, de lyrisme, est-elle célébrée, de nos jours, avec la même ardeur, le même entrain ?

Hélas ! la poésie de l'âme, les é-

lans du cœur en semblent absents, depuis que certains faiseurs, sans idéal, se sont emparé du mouvement national pour le monétiser et le matérialiser ; pour en faire une espèce de patriotisme de commandes et de marchandises.

Aussi, l'esprit canadien n'y est plus. Pourquoi ? n'y aurait-il plus en nous l'ancienne sève ? les mêmes vieux enthousiasmes, le même invincible amour pour nos ancêtres, pour nos héros, pour la patrie ? la même religion des souvenirs, la même ardeur patriotique, le même souffle national ?

C'est que, messieurs, en ce temps pervers, l'on matérialise tout : fêtes, foi, souvenirs, mœurs, croyances, espoir, religion.

Des singes sans génie, de la France sectaire, veulent chasser Dieu d'ici, comme on l'a chassé là-bas. Si on ne le dit pas, on le pense.

Prenons garde qu'il ne se retire

de lui-même !

Car grâce à cette sale écume, à ces devoyés, à ces suppôts des loges, que le vieux monde jette sur nos rives hospitalières, l'on essaie déjà d'enlever à qui de droit le contrôle de notre éducation si chrétienne, si nationale. Corrigeons-là pour la mettre en rapport avec les besoins actuels, mais de grâce, ne la détruisons pas. Certain oncle de Paris voudrait se substituer à nos évêques ; les adeptes de Combes aux disciples de La Salle, les fils de Voltaire aux enfants du Christ !

Halte-là ! vous signaler le danger, c'est vous mettre en garde. Que la voix de la sentinelle soit encore entendue.

Il y a cinquante ans, messieurs, si l'on eut proposé aux Canadiens-français, pour éterdard national, l'adoption du drapeau de Montcalm,

parsemé de lys, teint du sang le plus pur de nos héros, orné de l'image du Sacré-Cœur, il aurait été adopté avec un immense enthousiasme, aux acclamations et aux bravos de toute la nation.

Et aujourd'hui, malgré les promesses de ce Cœur divin, l'on hésite ! Le mal aurait-il déjà desséché toutes les fibres de notre cœur, flétri toutes nos âmes, corrompu toutes nos voies ?

L'on sort évidemment de notre sphère. La politique avec ses passions, ses violences, ses injustices, ses achats de consciences, ses divisions et ses haines conduit les Canadiens-français à une ruine inévitable, à la perte de leurs prérogatives, à un suicide national. Le travail libre avait sanctifié notre nation ; l'avait faite robuste, courageuse, invincible. Aujourd'hui, à ces immenses agglomérations façonnées par l'internationalisme, il n'y a plus d'action

individuelle, il n'y a plus de liberté, il n'y a plus de personnalité. La mutualité universelle s'est substituée à la charité générale, l'ouvrier a échangé son indépendance pour l'esclavage organisé par des chefs étrangers, qui se font une existence facile à ses dépens.

La mutualité universelle, telle qu'organisée par les loges, est un non sens universel.

Avez-vous jamais songé, messieurs, aux problèmes perplexes de la diversité, aux contraires, aux inégalités, aux différences, aux anomalies, aux oppositions, aux faiblesses, aux forces, aux aptitudes qui existent en général entre les hommes.

Expliquez-nous ces états multiples, ces contrastes patents.

Pourquoi la richesse humilie-t-elle la pauvreté ? pourquoi la grandeur cotoie-t-elle la petitesse ? pourquoi la force écrase-t-elle la faiblesse ? le génie domine-t-il l'imbécilité ? la

science l'ignorance ? la vertu le vice ? si ce n'est parce que l'inégalité est inhérente à notre nature ; parce que le mal moral, l'irréligion et l'esprit de révolte ont rompu à jamais l'équilibre ?

Le bien moral, la religion, la soumission aux décrets du ciel, seuls, ramèneront la paix, la tranquillité, la sécurité, le bonheur. La cause de toutes ces différences, vient de la révolte contre Dieu. Ce n'est pas en nous enrôlant sous l'étendard de Satan, que nous rétablirons l'équilibre rompu. Voilà ce que l'on ne semble plus comprendre dans certaines de nos sociétés ***mutualisées***. L'on s'enrégimente dans nombre d'associations qui, sous des noms anodins, cachent les tentacules de la franc-maçonnerie universelle, enlaçant l'univers dans ses chaînes. L'on s'amuse sur un volcan, l'on s'agite sur un abîme ! L'on nous pare de fleurs,

comme ces victimes antiques que l'on conduisait au sacrifices.

Et l'on ne cherche pas même à connaître où l'on nous conduit, ni qui nous mène !

Aussi, au lieu de se soumettre volontairement aux décrets divins imposant à l'homme le travail comme châtiment, le salaire raisonnable comme récompense, les grandes agglomérations ouvrières se révoltent, se dressent soudain contre le capital qu'elles appellent leur éternel oppresseur, se lèvent en masse au commandement de chefs inconnus, qui les gouvernent absolument à leur guise.

Travailleurs enrôlés dans ces sociétés, vous n'êtes plus que des machines ; vous avez livré votre volonté, vous avez perdu votre sainte indépendance, vous n'êtes plus que des instruments inconscients, que l'on fait machinalement mouvoir. Et vous ne voyez pas que vous ne

préparez que des cataclysmes ; que vous ne creusez que des ruines ; que vous n'appelez que des catastrophes.

Croyez-vous que Dieu méconnu, oublié, proscrit, ne sortira jamais des ruines que vous amoncelez ? ne déblaiera pas les décombres que vous entassez ? n'allumera plus ses foudres sur un nouveau Sinaï ? ne manifestera plus son éclat sur un nouveau Thabor ?

Les nations latines, saturées de nous ne savons quel venin, ne veulent plus demeurer dans l'arche ; elles se noient. N'est-il pas temps, messieurs, d'envisager l'avenir, de corriger le présent, de nous réunir, de cesser nos luttes fratricides, à l'exemple de nos généreux ancêtres, et de marcher vers les immortelles destinées auxquelles le Ciel nous convie ?

Quand tout semble submergé, ne nous reste-il pas les sommets élevés d'un nouvel Arrarah ?

Montons-y donc, peuple canadien, sur ces hauteurs divines, inaccessibles aux doctrines de mort qui cherchent à nous envahir. Déployons, haut et ferme, nos couleurs nationales et catholiques ; mettons-y notre patriotisme à l'abri, et notre foi à l'ombre, ces deux gages de notre fidélité à Dieu et à la patrie.

Formons une grande union fraternelle ; jetons-nous dans les bras de l'Eglise, notre libératrice. Elle seule, avec son cœur de mère, son âme d'apôtre, son zèle de martyre, ses promesses éternelles, sa science divine, saura nous arracher à la tyrannie organisée contre nous et nous rendre la lumière, la liberté, l'amour, la confiance et la paix.

Arborons loyalement le drapeau de Carillon, orné du Sacré-Cœur ;

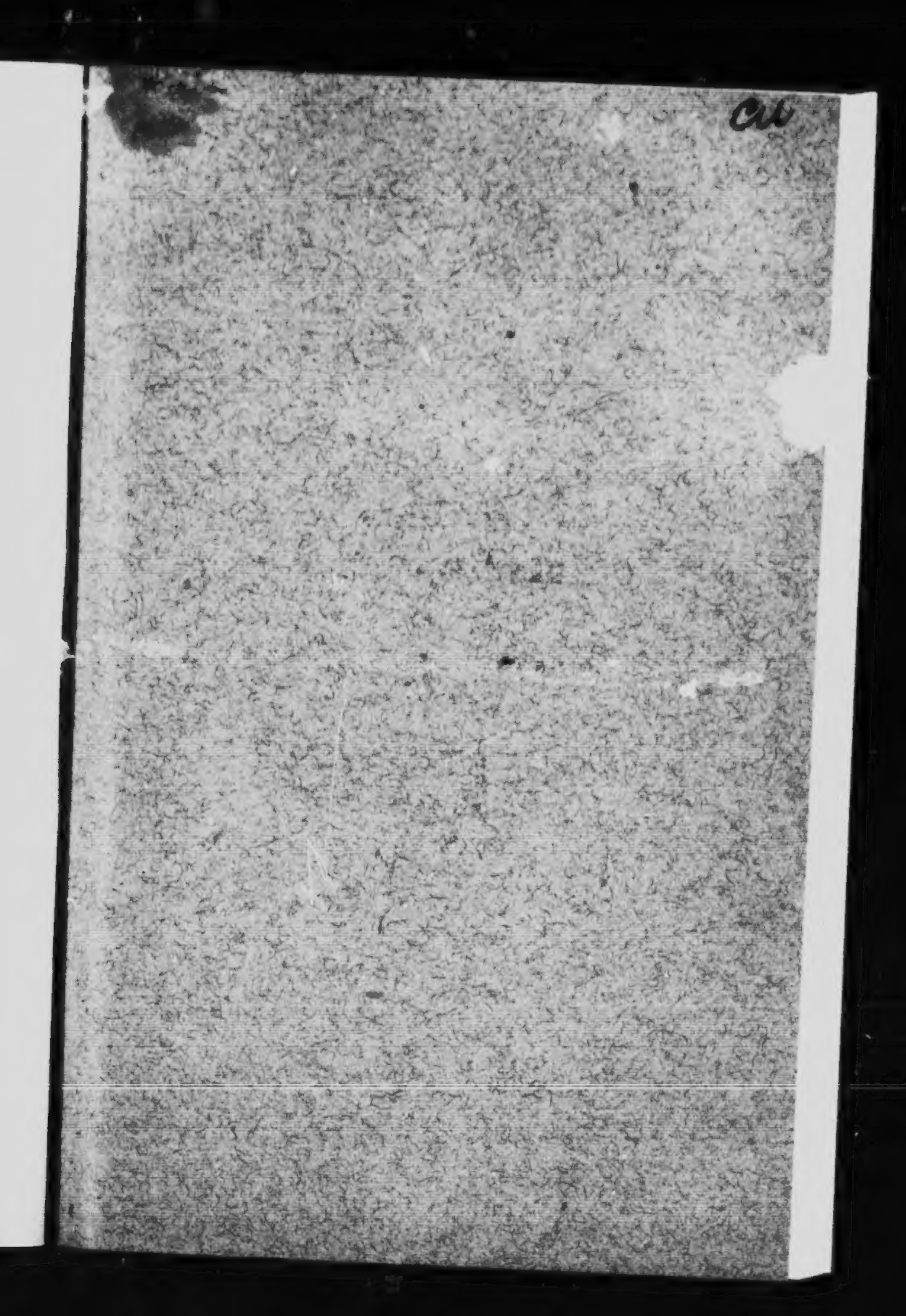
c'est le gage de notre succès et de notre sécurité.

Voilà le *labarum* de notre bonheur présent et de notre félicité à venir. *Sursum corda*

ERRATUM

Il s'est glissé, dans l'impression du discours qui précède, une erreur grave que le lecteur voudra bien corriger :

Ainsi à la page 19, dernier alinéa, 2e ligne, au lieu de *francs-maçons* c'est *francissons* qu'il faut lire.





Imprimerie du

JOURNAL DE WATERLOO,

Waterloo, Que.



